

A propos de la Biennale de Gaza

Le 20 novembre 2024, un collectif d'une quarantaine d'artistes gazaouis lance un appel pour une BIENNALE DE GAZA, afin d'assurer que leur voix et récits continuent d'exister et que leurs œuvres demeurent un témoignage de lutte et de résilience, éclairant un chemin pour l'humanité à travers les temps les plus sombres.

Une douzaine de « pavillons » voient ainsi le jour sous des formes diverses dans les plus grandes capitales de l'art contemporain tel que Berlin, Londres, New York, Istanbul, Valence, Sarajevo, Toronto...

LA NUIT DES OURS a l'honneur d'accueillir dans notre petit village de Vallorcine, le pavillon français et son exposition collective intitulée « **LA NATURE COMME REFUGE** ».

« Continuer à créer des œuvres d'art au milieu de la guerre et de l'oppression à Gaza, ce n'est pas seulement un acte de création, c'est en soi un acte de résistance et de survie. Pendant qu'Israël fait tous ses efforts pour effacer la vie et la culture à Gaza, ma continuité dans l'art prouve que la vie continue et que l'identité palestinienne ne sera pas effacée. »
(Sehail)

Dans l'appel de lancement de la BIENNALE DE GAZA, les artistes affirment que ce projet représente « une étape créative pour sortir des cadres traditionnels des expositions. Elle reflète la sensibilité et la spécificité de notre situation, ce qui en fait un événement urgent et exceptionnel. Au cœur de l'intention artistique, il y a la lutte d'un peuple pour survivre. »



INAUGURATION

Lundi 11 août 2025 - 17h

Les Mélèzes

Place de la gare, 74660 Vallorcine, France



Merci à toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de cette exposition et à la mairie de Vallorcine qui a accepté de l'accueillir.

Cette exposition est gratuite et possible grâce à vos dons.
Pour nous soutenir, c'est ici :



<https://tinyurl.com/42tsehpc>

nuit-des-ours.com • gazabiennale.org



Exposition du
Pavillon français

LA NATURE COMME REFUGE

Curatrice : Hala Eid Alnaji



Les Mélèzes
Place de la gare, 74660 Vallorcine, France

La Nature comme Refuge

Cette exposition est un projet curatorial ciblé situé dans un environnement forestier, se déployant à travers de multiples points de vue dans un paysage naturel ouvert. Elle évoque avec force les voix de six artistes palestinien·nes de Gaza, qui sont physiquement absent·es mais profondément présent·es à travers leur travail. Leurs contributions se traduisent par des installations ou des gravures spécifiques intégrées dans le paysage de Vallorcine.

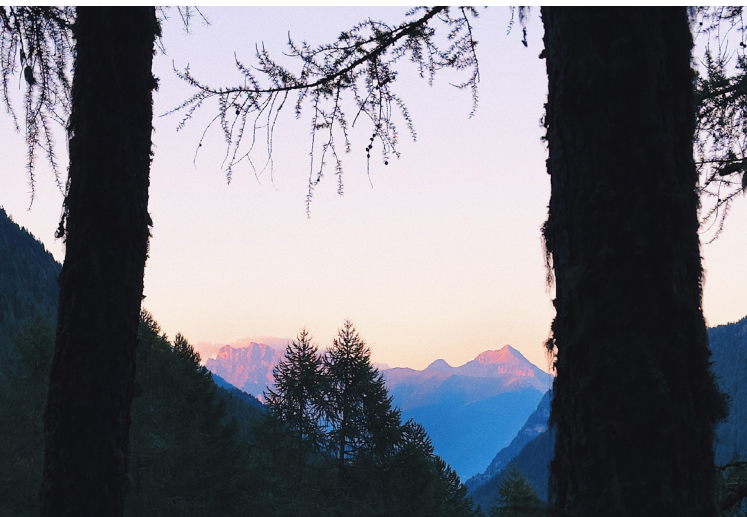
« **La nature comme refuge** » ne propose pas un retour romantique à la nature ; il s'agit plutôt d'une expression de résilience face à l'effondrement de toutes les infrastructures. Ici, la nature devient une archive, un témoin et une collaboratrice active.

Vision et concept curatoriaux

En tant que curatrice, Hala Eid Alnaji agit comme un conduit, transmettant des messages, des dessins et des rêves depuis la bande de Gaza assiégée jusqu'aux Alpes françaises. L'absence de chaque artiste est honorée par la traduction de leur vision en interventions matérielles qui engagent la forêt en tant qu'auditrice, hôte et porteuse de mémoire.

Déclaration artistique :

*Les artistes sont absent·es.
La terre est lointaine.
Les mains ne peuvent construire.
Le corps est fragmenté.
Mais l'histoire survit.*



Dans le cadre de cette intervention forestière, Vallorcine Mont-Blanc devient un site qui incarne et reflète la tragédie actuelle de Gaza. « La nature comme refuge » examine comment les Palestinien·nes de Gaza, menacé·es de mort, menacé·es de famine, déplacé·es de leur terre et exilé·es de leurs outils, ont été poussé·es dans une intimité involontaire et radicale avec la nature. Il ne s'agit pas d'un geste romantique, mais d'un moyen de survie.

Le projet s'appuie sur les connaissances que les habitant·es de Gaza ont été contraint·es de se réapproprier face au génocide : brûler des branches d'arbre pour se chauffer, nettoyer ses affaires avec du sable, se baigner dans l'eau de mer et remplacer les machines silencieuses par des mains nues. Au milieu de l'effondrement des infrastructures, la nature est devenue le dernier sanctuaire, la forêt, témoin de ces vérités.

Cette intervention rassemble les œuvres de six artistes de Gaza, dont la plupart restent assiégé·es et ne peuvent être présent·es en personne. Ici, l'absence n'est ni cachée ni effacée ; elle est nommée, inscrite et honorée. Leurs contributions arrivent sous forme d'instructions, d'enregistrements, d'esquisses, de photographies et de notes vocales, des messages qui traversent les frontières, rassemblés et réassemblés par la curatrice. Il ne s'agit pas d'une métaphore, mais d'un art déplacé qui s'efforce de survivre. Dans ce contexte, la forêt n'est pas une toile de fond, mais une participante active. Elle reçoit la blessure de chaque œuvre, non pas comme une exposition, mais comme une invocation rituelle, un vestige qui résiste à la fermeture, une dépêche envoyée, une forme enracinée contre l'effacement et le ciblage continus.

Structure de l'exposition et logique spatiale

Les interventions artistiques des artistes de la Biennale de Gaza sont dispersées à la fois dans un espace d'exposition et dans la forêt ouverte, créant un parcours non linéaire à travers les bois de Vallorcine et le paysage rural environnant. S'écartant du modèle d'exposition traditionnel, l'exposition privilégie les interventions distribuées qui se fondent dans le paysage ou l'activent. Chaque œuvre s'intègre au site choisi par la texture, la lumière, l'échelle ou le symbolisme.

La conception encourage la déambulation, l'écoute attentive et la prise de conscience. Les visiteurs rencontrent les œuvres de manière inattendue - sur les murs, dans les arbres, sous leurs pieds - faisant écho à l'expérience de la découverte de vestiges après la destruction.

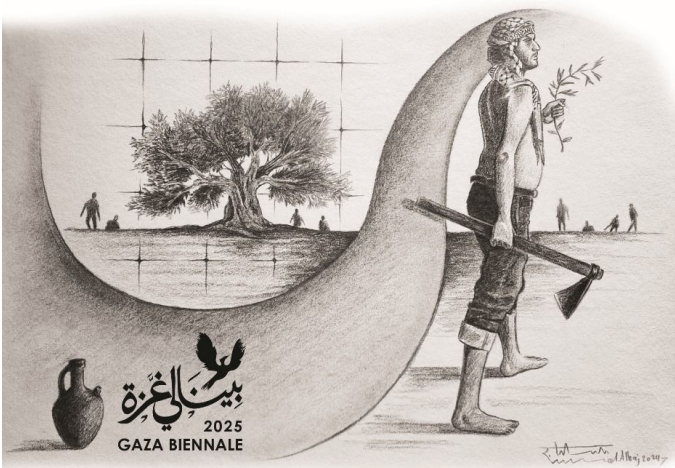


En tant que curatrice, mon rôle dans ce projet est allé bien au-delà de la sélection ; il s'est transformé en un acte de traduction, inscrivant la vision de chaque artiste dans un paysage qui reflète leur absence et amplifie leur message. J'ai parcouru les images et les vidéos de la forêt, à l'écoute de leurs voix, à la recherche de terrains capables de supporter le poids de leurs témoignages.

Chaque site a été choisi avec un soin méticuleux pour sa résonance et son symbolisme : un mur fracturé portant la sculpture d'une ballerine solitaire avec une chaussure en lambeaux, transformée en monument à l'immobilité et à la jeunesse en suspens. Une façade abandonnée animée par un récit. Des balcons enflammés comme archives pour des peintures numériques qui incarnent le chagrin collectif. Un parapluie militaire camouflé ombrageant une pile de carottes dans un sac marqué UNRWA, commentaire ironique sur les paradoxes de l'aide à la survie. Et un arbre ancien supportant des panneaux circulaires qui projettent les luttes cosmiques de Mohammad Alkurd, transformant la mémoire en une lumière changeante.

Ces interventions sont loin d'être aléatoires ; elles ont été conçues comme une cartographie de l'exil, où chaque geste, matériau et lieu reflète une géographie psychologique de la perte, de la résistance et du retour. La forêt n'était pas seulement un contenant pour ces œuvres d'art, elle est devenue une partenaire dialogique. Et dans ce dialogue, l'absence est devenue présence, et le silence est devenu témoignage.

Hala Eid Alnaji



Intervention artistique : Abu Al-Kuffiyeh Artiste : Mohammed Alhaj

Médium : Fresque murale en peinture noire et blanche (esquissée à l’origine à Gaza)

Concept artistique : « *Abu Al-Kuffiyeh* » est une figure façonnée par Mohammed Alhaj, dont la symbolique voyage à travers la mémoire et le déplacement. Pieds nus, portant des emblèmes ancestraux tels que la branche d’olivier et la keffieh, il avance avec épuisement et détermination à travers des géographies fragiles, incarnant l’exil palestinien en perpétuel mouvement. Ce qui semble visuellement simple est chargé de strates métaphoriques profondes. Ne pouvant franchir les frontières, Alhaj collabore à distance — envoyant ses esquisses depuis Gaza pour qu’elles soient peintes par d’autres artistes en Cisjordanie — affirmant ainsi la proximité artistique comme une contre-géographie.

Intervention curatoriale : Une large façade blanche d’un bâtiment abandonné à Vallorcine, marquée par un escalier en colimaçon central, a été choisie pour accueillir la fresque. Entouré d’un paysage montagneux et d’un sol de gravier, le site évoque l’abandon autant qu’un potentiel en sommeil. La fresque d’Alhaj s’étendra sur toute la façade, intégrant l’escalier dans la composition — en tant que chemin, colonne vertébrale ou faille. La palette monochrome permet à l’œuvre de dialoguer avec son environnement tout en s’imposant par sa clarté saisissante. Le mur devient alors page, champ de bataille et carte de migration.

Mohammed Alhaj est un artiste visuel, un éducateur et un curateur palestinien dont le travail porte sur le poids émotionnel et politique du déplacement, de la mémoire et de la survie culturelle. Basé à Gaza, il est titulaire d’une licence en éducation artistique de l’université Al-Aqsa (2004). Il est membre fondateur et administrateur de l’Association des artistes visuels palestiniens dans le centre de Gaza, ainsi que membre du Paletta Contemporary Art Group. Alhaj enseigne l’art dans les écoles et les universités locales. Il a participé à de nombreuses expositions en Palestine et à l’étranger, situant son travail dans le cadre de conversations plus larges sur l’art arabe contemporain et les défis de la production culturelle dans des conditions de guerre, d’isolement et de fragmentation.



Intervention artistique : Lutte Chronique Artiste : Mohammad Alkurd

Médium : Installation suspendue, peintures acryliques (réalisées en contexte de pénurie matérielle)

Concept artistique : « *Lutte Chronique* » reflète la quête palestinienne persistante de liberté à travers un cosmos visuel de survie et de résistance. À l’aide de douze panneaux circulaires et douze triangulaires — ancrés dans le calendrier de la dévastation à Gaza — Alkurd compose un cycle de 24 heures, miroir de la récurrence de la perte et de la résilience. Les triangles symbolisent la force ; les cercles, la continuité. Peintes à l’acrylique et enrichies de collages, les œuvres intègrent des fragments arrachés à la guerre sous forme de signes symboliques : corbeaux sous des ciels obscurs, figures spectrales, traces océaniques — inscrivant la vie palestinienne dans des luttes globales, écologiques et historiques. Malgré la destruction de sa maison et de son atelier, Alkurd rassemble ces fragments en une œuvre unifiée qui refuse l’effacement.

Intervention curatoriale : À Vallorcine, entre sept et onze panneaux translucides seront imprimés et suspendus aux branches d’un arbre ancien, transformant l’œuvre en prismes baignés de lumière. Au passage du vent et des rayons du soleil, les panneaux projettent des reflets mouvants — éclats d’orange, de bleu et de blanc — sur le sol forestier, évoquant des cartes éphémères de mémoire et de lutte.

Les symboles géométriques dansent au rythme de la nature, invitant les visiteurs à pénétrer un espace de mouvement, de deuil et de renouveau. L’arbre devient à la fois support et témoin — portant les panneaux lumineux d’Alkurd comme des constellations de chagrin et de résistance. Comme le dit Alkurd : « *Le cercle, c’est la terre, l’horloge, l’orbite de la perte et du retour.* »

Mohammed Alkurd est un artiste visuel et un graphiste palestinien basé à Gaza. Né en 1981, il est titulaire d’un diplôme en graphisme du Gaza Training College (2001) et d’une licence en éducation artistique de la faculté des beaux-arts de l’université Al-Aqsa (2005). Il est un membre actif de l’Union générale des beaux-arts palestiniens et siège au conseil d’administration de l’Association des beaux-arts du gouvernorat central de Gaza. Membre du Paleta Contemporary Art Group et du Arab Fine Artists Fingerprints Group, son travail a été largement exposé. En 2011, il a reçu le Bouclier de la Palestine au festival international Ostraka de Sharm El-Sheikh.



Intervention artistique : Dorgham Artiste : Fares Ayash

Médium : Sculpture imprimée en 3D (conçue à Gaza, imprimée au Caire)

Concept artistique : « *Dorgham* » puise son inspiration dans un détail poignant du déplacement à Gaza : des chaussures usées. Ayash se concentre en particulier sur les sabots en plastique distribués par les Nations Unies — surnommés « Dorgham » (signifiant « celui qui est fort ») — qui sont devenus la dernière barrière entre la terre brûlée et la chair humaine. La sculpture représente une ballerine en équilibre sur la pointe des pieds à l’intérieur d’une chaussure Dorgham, son corps enfermé et fragmenté — une contradiction poétique entre fragilité et force, absurdité et grâce. Sculptée à travers des géographies morcelées — Gaza, la Cisjordanie et Le Caire —, *Dorgham* est volontairement inachevée, incarnant la fragmentation de la vie sous blocus.

Intervention curatoriale : Installée sur un mur de pierre altéré par le temps, au cœur des forêts de Vallorcine, ce socle fracturé reflète la rupture même de la sculpture. De Gaza au Caire, jusqu’à Vallorcine — trois villes/village, trois pays — entremêlés dans une œuvre unique : imprimée en exil, installée dans la nature, préservée au sein des ruines. La chaussure « Dorgham » sous la ballerine n’est pas seulement un symbole de résilience, mais aussi celui de tenir bon là où la terre est toujours étrangère. Ainsi, le mur devient à la fois socle et vestige, artefact d’une nouvelle géographie de la résistance. Dans l’environnement naturel des Alpes françaises, *Dorgham* confronte l’idée de siège et d’exclusion par sa présence même — et son absence.

Fares Ayash est un artiste visuel, un éducateur et un professeur d’université palestinien basé à Nuseirat, dans la bande de Gaza. Avec plus de 15 ans d’expérience dans l’éducation artistique et la pratique artistique, il enseigne actuellement dans les écoles publiques sous l’égide du ministère de l’éducation et donne des cours à la faculté des beaux-arts de l’université Al-Aqsa. Son travail englobe la formation universitaire, l’engagement communautaire et l’art public, y compris des peintures murales et des sculptures dans toute la bande de Gaza. Membre du Basmat Arab Visual Artists Group en Egypte et d’autres collectifs, il a participé à des expositions et à des symposiums en Palestine, en Egypte et en Italie. Ses projets fusionnent l’art et l’impact social, enracinés dans l’identité, la résistance et la mémoire collective.



Intervention artistique : La Roquette et la Carotte Artiste : Ghanem Alden

Médium : Installation d’art public

Concept artistique : Ghanem Alden propose une réponse satirique percutante aux politiques coloniales de la « carotte et du bâton », réimaginées depuis l’intérieur du siège de Gaza. La carotte — autrefois symbole de corruption et de coercition — est ici réappropriée comme emblème de résistance et de dignité. L’œuvre dénonce le cycle dans lequel la violence et la famine sont suivies d’une « aide » conditionnelle, révélant l’hypocrisie des gestes humanitaires qui n’interviennent qu’après la destruction. La carotte devient alors un symbole non pas de soumission, mais de refus.

Intervention curatoriale : Installée sous un auvent de style militaire, en pleine forêt, l’œuvre met en scène un sac en toile de jute frappé du logo de l’UNRWA, rempli de carottes et posé sur un piédestal de pierres locales. Certaines carottes sont disposées comme des offrandes. Une pancarte en bois à proximité indique : « *Vous voulez une carotte ? Vous n’êtes pas obligé-e de payer pour ce qui vous appartient déjà.* » Les visiteurs sont invités à prendre une carotte — un geste ouvert à l’interprétation : complicité, survie, résistance ou introspection. Plutôt que de provoquer uniquement par la satire, l’installation suscite une confrontation silencieuse : face à l’absurde, à l’injustice, et aux conditions qui transforment la nourriture de base en pouvoir contesté. Ici, la carotte parle. Et elle ne chuchote pas.

Ghanem Alden est un artiste visuel, un chercheur, un conservateur et un organisateur culturel basé à Gaza, dont la pratique est centrée sur le dessin, la peinture et l’éducation artistique. Il est titulaire d’une maîtrise en éducation artistique de l’université Helwan du Caire et d’une licence de l’université Al-Aqsa de Gaza. Figure emblématique de la scène artistique contemporaine de Gaza, il est président de l’Association des artistes plasticiens du gouvernorat central. Il est membre fondateur du Palita Group for Contemporary Art en Palestine et du Basmat Group au Caire. Son travail a été largement exposé et il a reçu de nombreux prix. Ses efforts de conservation mettent l’accent sur la collaboration transfrontalière, la résilience culturelle et la production artistique communautaire.



Intervention artistique : Le Cri de la Mort Artiste : Malaka Abu Owda

Médium : Dessin numérique (créé pendant le déplacement, dans des conditions extrêmes)

Concept artistique : Depuis le cœur du chaos génocidaire, Malaka Abu Owda transforme la perte en une résistance lumineuse. Déplacée à plusieurs reprises, ayant perdu sa maison, ses outils et ses œuvres passées, elle s’est tournée vers le dessin numérique sous les tentes et dans les ruines. Ses six peintures numériques sont autant de cris perçants, traversés de feu, de sang et de deuil maternel. Ciels en explosion, mains protectrices et visages hantés éclatent de couleur et de douleur, formant une langue de survie et de refus.

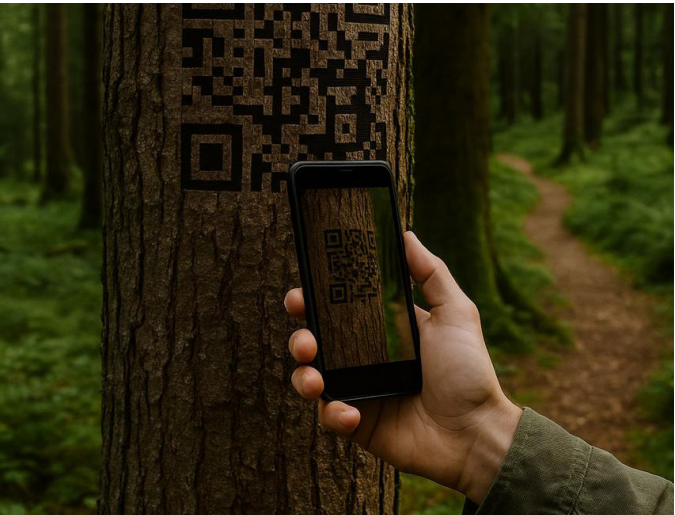
Intervention curatoriale : Un bâtiment fermé de Vallorcine devient le lieu d’accueil du « *Cri de la Mort* ». Ses fenêtres condamnées et ses balcons nus reflètent un monde sourd aux cris de Gaza. Les six œuvres de Malaka seront accrochées aux garde-corps, trois à chaque étage, et éclairées par l’arrière avec douceur. Ce lieu porte une forte résonance symbolique, profondément en phase avec le travail de Malaka : les fenêtres barricadées évoquent un monde qui refuse de voir, indifférent au génocide, tandis que l’art transperce cette cécité avec une clarté saisissante.

La clôture en bois devient une métaphore de la fragilité et de l’inflammabilité ; derrière elle, se trouvent les histoires non racontées des Gazaoui-es déplacé-es, brûlant lentement avec le temps, tandis qu’un monde silencieux ferme ses volets sur leur souffrance. Grâce à un éclairage par l’arrière, ses dessins en forme de flammes ne se contentent pas d’occuper l’espace — ils le transforment.

Son cri se mêle au silence des Alpes, ravivant ce que la nature oublie et que les villes ignorent.

Malaka Abu Owda, née en 2004 à Gaza, est une étudiante palestinienne en graphisme qui poursuit également des études en développement de logiciels. Elle a suivi plusieurs cours intensifs de graphisme, de programmation et d’entrepreneuriat. Spécialisée dans le portrait typographique, elle a participé à plusieurs expositions numériques et continue à développer ses compétences dans l’art traditionnel et numérique. Après avoir survécu à la destruction de sa maison, Malaka a perdu son ordinateur portable, ses croquis et ses œuvres d’art, mais elle a trouvé refuge dans une tente où elle a repris ses créations.

Avec des ressources limitées et des déplacements constants, ses dessins numériques sont devenus une forme de résistance. Chaque œuvre reflète la douleur de Gaza, transformant le chagrin personnel en un cri visuel pour arrêter la guerre.



Intervention artistique : Le Concept de Retour Artiste : Hala Eid Alnaji

Médium : Installation sonore

Concept artistique et curatorial : Au cœur du paysage forestier de Vallorcine, un grand arbre devient le porteur d’une mémoire invisible. Son écorce est délicatement gravée d’un code QR scannable. Les visiteurs qui croisent cet arbre sont invités à scanner le code avec leur téléphone — et, alors qu’ils marchent dans la forêt, un fichier audio se déclenche, racontant l’histoire du combat multigénérationnel d’une famille face au déplacement, à la mémoire et à l’idée de retour.

L’arbre demeure silencieux, mais parle par le son. La voix dans l’audio évoque l’exil, les villages ancestraux, l’arrachement, le désir hérité et la signification complexe et mouvante du « retour » — notamment à la lumière du déplacement le plus récent survenu après le 7 octobre. Le récit se déroule comme une méditation intime, mais devient universel par son enracinement dans l’expérience collective palestinienne.

Hala Eid Alnaji est une architecte multidisciplinaire, une chercheuse, une conservatrice et une éducatrice dont le travail intègre l’architecture, l’art et l’activisme. Elle est candidate au doctorat à l’université de Westminster et a suivi une formation avancée en matière de décolonisation de l’architecture et de pratiques curatoriales. Hala a cofondé l’initiative Ezwa et le collectif Butterfly Trace, qui s’intéressent au déplacement et à l’appartenance dans des zones de conflit telles que Gaza et l’Égypte. Ses projets de conservation comprennent l’exposition « *Nazeh* » au Caire, qui explore le déplacement palestinien à travers des récits interactifs et symboliques. La carrière diversifiée de Hala s’étend aux ONG, au monde universitaire et aux expositions internationales, avec des rôles de conférencière, de chercheuse et de jurée. En 2022, elle a écrit « *Scattered in the Shadow* », qui reflète son intérêt pour les pratiques spatiales et la résilience culturelle.

DE LA RIVIÈRE À LA MER & DES OLIVIERS AUX MELEZES

*« Si je dois mourir tu dois vivre
et raconter mon histoire (...)
Si je dois mourir
que cela ramène l'espoir
et que ça devienne un conte ».*

Cet extrait du poème lancé au monde par le poète palestinien Refaat Alareer une semaine avant qu'il ne soit assassiné le 7 décembre 2023 nous a bouleversé. Il a inspiré notre détermination à accueillir des artistes palestinien·nes en exil en France en écho à celles et ceux de la **BIENNALE DE GAZA**.

Reem Alnatsheh, artiste palestinienne basée à Paris depuis trois ans avait déjà réalisée une fresque lors de LA NUIT DES OURS 2024. C'est elle qui nous a conduit à répondre à l'appel du Collectif de 40 artistes gazaoui·es lancé le 20 novembre dernier pour une BIENNALE DE GAZA. Elle est rejointe par **Adel Altaweel** qui a pu quitter Gaza il y a quelques mois rejoint par sa femme **Yara Zahid** il y a quelques jours.



Le projet de **Reem Alnatsheh** explore la mythologie cananéenne et sa connexion avec les systèmes naturels et écologiques. À travers les figures d'Anath et de Baal, l'artiste les réinterprète le pouvoir et la féminité sous un prisme écoféministe, cherchant à examiner comment les anciens systèmes de croyance concevaient la nature. Elle met en lumière la lutte pour maintenir l'équilibre entre les forces naturelles, essentielles à la survie de la civilisation.

Adel Altaweel est né en 1995 dans le camp d'Al-Nuseirat à Gaza. Il est diplômé de l'Institut des beaux-arts de l'Université Al-Aqsa, Gaza. Il est arrivé en France en 2024 et vit actuellement à Paris.



« Nous avons dû apprendre à survivre à l'exil et à la perte de nos proches. Tout a été détruit et bombardé dans ma ville. Comment sommes-nous devenus des migrants ? Le voyage avec ce qui reste de ma maison détruite. Les souvenirs de mon passé flottent dans mon esprit, me rappelant ces scènes tragiques vécues. Elles ont provoqué un besoin urgent de comprendre cette crise en moi. J'utilise ces scènes vivantes dans mon travail, me lançant dans l'espace libre de l'art, sans frontières, dépassant les limites géographiques et linguistiques ».

—Adel Altaweel



Yara Zuhod est née en 2003 à Gaza. Diplômée d'un Bachelor of Art Education - Graphic Design, elle menait à bien un certain nombre de projets et d'expériences artistiques notamment dans les domaines du portrait, de l'anatomie artistique, de la photographie, de la sculpture et de la céramique. Son travail est dominé par les pastels à la craie et l'expressionnisme. Elle a participé à plusieurs expositions internationales,

dont la BIENNALE DE GAZA en Italie, « *I will write above the clouds* » et « *My parents' will* » en Espagne, ainsi qu'à des expositions locales en Palestine, dont Art Sanctuary à la Taqaa Gallery. Elle a plusieurs pratiques mettant en lumière des scènes de la vie quotidienne et essayant de révéler ce qui n'est pas révélé par les images réelles telles que les gens les voient.



Nous présentons également l'exposition des photos de **Fatima Hassouna**, photo-journaliste indépendante, surnommée "l'œil de Gaza". Née à Gaza City en mars 2000, elle est diplômée en études multimédia de l'université des arts appliqués de Gaza.

Le 16 avril 2025 à 1h du matin, elle a été tuée, aux côtés de six autres membres de sa famille, dont sa sœur enceinte de six mois, et son frère de dix ans, par des missiles israéliens, tirés sur sa maison dans le quartier d'Al-Tuffah dans la bande de Gaza.

Le 13 août à 20h au CINEMAVOX de Chamonix, nous projetterons en avant-première **PUT YOUR SOUL ON YOUR HAND AND WALK** que **Sepideh Farsi** réalisa sur Fatima Hassouna avant son assassinat il y a 4 mois.

**« Des oliviers aux mélèzes,
Créer c'est résister - résister c'est créer. »**



Ne pas jeter sur la voie publique